

15 »	main; Renaissance du Livre.
René Jadlard : <i>Le cantique aux ténèbres</i> ; Libr. de France. 12 »	12 »
René Jouget : <i>Les aventuriers</i> ; Calmann-Lévy. 12 »	» »
Marguerite Jouve : <i>Nocturne</i> ; Edit. du Tambourin. » »	» »
Louis Lecoq : <i>Caïn</i> ; Denoel et Steele. 13,50	
Georges Limbour : <i>L'illustre cheval blanc</i> ; Nouv. Revue franç. » »	
Pierre Louys : <i>Les aventures du Roi Pausole</i> . Illustré de 12 gravures en couleurs de Nicolas Sternberg; Kra. » »	
Armand Lunel : <i>Noire et grise</i> ; Nouv. Revue franç. 15 »	
André Malvil : <i>La grande ourse</i> ; Nouv. Revue franç. 15 »	
Yves Pascal : <i>La place déserte</i> ; Fayard. 12 »	
Alice de Payer : <i>Le roi sans royaume</i> . Préface de José Ger-	
main; Renaissance du Livre.	12 »
Marcelle Prat : <i>Combat de femmes</i> ; Flammarion. 12 »	» »
Henri de Régnier : <i>Le Voyage d'amour ou l'Initiation vénitienne</i> ; Mercure de France. 12 »	» »
J.-H. Rosny ainé : <i>L'initiation de Diane</i> ; Flammarion. 12 »	» »
Andrée Sikorska : <i>Le pays sans eau</i> ; Férenczi. » »	» »
Simone Téry : <i>Passagère</i> ; Libr. Valois. 15 »	» »
Léon Tolstoï : <i>La guerre et la paix</i> , traduction nouvelle et intégrale avec une étude documentaire et des notes par Louis Jousserandot. Tome I; Payot. 30 »	» »
Pierre Véry : <i>Danse à l'ombre</i> ; Nouv. Revue franç. 18 »	» »
Michel Yell : <i>Le déserteur</i> ; Nouv. Revue franç. 12 »	» »

Sciences

H. Dencux : <i>La métrophotographie appliquée à l'architecture</i> . Avec 120 clichés au trait et 30 épures métrophotographiques h.t.; Catin. 50 »	sation des marées en France; Delagrave. » »
Georges Moreau : <i>Etude sur l'utili-</i>	J. Rousset : <i>Guide du technicien pour l'organisation du travail personnel</i> ; Libr. Polytechnique Béranger. » »

Sociologie

Henry Ford, en collaboration avec Samuel Crowther : <i>Le progrès</i> , traduction française par Arthur Foerster; Payot. 24 »	et des documents inédits sous la direction de MM. C. Bouglé et H. Moysset. <i>De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise</i> , I, Introduction par G. Guy-Grand, Etude de Gabriel Séailles, Notes de C. Bouglé et J.-L. Puech. Avec un portrait; Marcel Rivière. 40 »
René Gonnard : <i>Histoire des doctrines économiques</i> ; Libr. Valois. 65 »	
P.-J. Proudhon : <i>Oeuvres complètes</i> , nouv. édit. publiée avec des notes	

Varia

Léon Douarche : *Le vin*, extraits et fragments des auteurs français du XVI^e au XX^e siècle. Préface de M. Edouard Barthe; Alcan. 12 »

MERCURE.

ÉCHOS

Mort de Pierre Lasserre. — La tombe de Benjamin Constant. Une inscription pour deux morts. — Le monument Léon Dierx. — Prix littéraires. — A propos de Rimbaud. — La coulisse. — Le « Sottisier commenté ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Pierre Lasserre. — En pleine vigueur intellectuelle,

à l'heure où Pierre Lasserre allait contempler dans son effet total le monument qu'il élevait à Renan et qui prendra place à côté du *Port-Royal* de Sainte-Beuve, un banal refroidissement a brisé son effort. L'Académie allait probablement l'accueillir. Il semblait tenir à figurer dans cette assemblée où, selon Voltaire, on rencontre toutes sortes de gens et même des écrivains. L'honneur eût été pour l'Académie. Pierre Lasserre a connu même sort que Paul Souday : il lui a fallu tout quitter alors qu'il allait enfin goûter la tardive récompense d'un labeur de bénédictin. Il est vrai que Pierre Lasserre était de ceux qui savent se donner eux-mêmes leur récompense. Ce grand travailleur laisse transparaître dans ses écrits une sorte d'allégresse intellectuelle qui prouve qu'au jeu des idées, il prenait joie. Et puis, « ce vieux sage », comme on l'a dénommé dans un journal, avait beaucoup de malice. Il savait ce qu'on peut demander à la vie. Il l'acceptait avec une gaieté qui n'était pas exempte de toute ironie et il avait trop de bon sens pour mépriser le butin de l'instant qui passe. Il était d'ailleurs un homme fort vivant. Le récit d'un voyage qu'il fit en Allemagne au cours de sa jeunesse nous révèle bien de la fantaisie dans l'imagination et une réelle aptitude à se laisser prendre de tout cœur à l'universelle féerie. Aucune affectation, ni aucune pédanterie. Mélange savoureux de vivacité, de bonhomie et de malice. On était immédiatement à l'aise avec lui et tout en lui respirait la franchise. Les hommes réels nous offrent toujours des surprises. Ce rude jouteur qui opposa aux chimères romantiques un sens aigu du réel avoua un jour qu'il avait fort goûté « la vie de demi-rêve et de paresse imaginaire » et qu'il s'y était adonné plus qu'il ne l'aurait fallu pour la réussite terrestre. Que voilà un trait sympathique ! Méprisons en toute connaissance de cause ces âmes brutales qui prennent pour idéal de vie la trajectoire du projectile qui fonce aveuglément sur son but. La volupté à jamais les bannit de ses paradis !

Pierre Lasserre naquit à Orthez le 30 mai 1867. Son père était avoué et ses ancêtres appartenaient à la race paysanne du Béarn. Au xix^e siècle, on n'eût pas manqué de dire qu'il tenait de son père le talent souple et vigoureux de dialectique qui lui permit d'instruire le procès du romantisme. D'une saine ascendance campagnarde, on pourrait dire qu'il avait reçu l'équilibre d'âme et le sens du naïf qui l'a si bien servi pour sentir Mistral et aussi pour goûter la pure et limpide musique de Schubert dont il a dit : « L'âme de paysan et de montagnard que je tiens de mes origines trouve en lui un doux et profond écho. » A son Béarn natal, il attribuait son fonds persistant de gaieté et lorsqu'il affirmait fort prudemment d'ailleurs que l'intelligence après examen complet trouvait

un peu plus fortes les thèses optimistes que les thèses pessimistes, on peut supposer que le fonds de gaieté béarnaise faisait pencher la balance du côté de l'optimisme.

On sait que Pierre Lasserre embrassa la carrière universitaire. Mais il faillit opter pour la composition musicale. Etudiant, il s'orienta vers la philosophie, cette discipline convenant particulièrement à ce caractère dominant de son être qu'il définit lui-même une « ambition d'intelligence universelle ». Fasciné par Taine et par Renan, par ce dernier surtout, il suit la même voie qu'eux et, après avoir été admissible au concours à l'Ecole Normale où il dédaigna de se présenter une seconde fois, il conquit l'agrégation de philosophie en 1892. De ses années d'étudiant, il a fixé le souvenir en des pages où il évoque avec gaieté la curieuse pension Laveur et avec mélancolie le souvenir de son amitié avec le musicien Lekeu.

En 1893, il occupe une chaire au lycée de Saint-Brieuc et déjà agit profondément sur lui l'enchante ment de l'âme celtique qu'il saura définir dans *Renan* d'une manière si riche de charme ! Une bourse de voyage lui permet de vivre deux années en Allemagne où il apprend la langue du pays, et approfondit sa connaissance de la philosophie allemande par quoi il ne se laisse d'ailleurs pas éblouir. Il a fort bien montré en particulier les insuffisances de la pensée de Kant à qui nous, Français, nous avons eu la bizarre idée de demander une sorte de morale officielle, comme s'il y avait le moindre rapport entre notre tempérament propre et ce piétisme étroit et glacé qui nous fit accueillir l'immoralisme dionysien d'un Nietzsche comme une délivrance ! Il va sans dire qu'en Allemagne l'enthousiasme de Pierre Lasserre pour la musique s'exalte au sein d'une atmosphère propice. Peut-être Pierre Lasserre a-t-il regretté parfois de n'avoir point suivi son penchant musical. Mais au fait, construire des édifices d'idées, est-ce faire autre chose que de la musique ? Un système philosophique est peut-être une sorte de symphonie qui exprime à sa manière la mystérieuse et insondable musique de l'univers à l'usage de quelques initiés.

Au retour d'Allemagne, Pierre Lasserre occupe une chaire au lycée de Chartres où il reste huit ans. Alors commence une carrière d'écrivain particulièrement féconde. Avant d'écrire, Pierre Lasserre avait vu, senti et médité. Cette méthode est la bonne. Si l'on veut témoigner sur l'homme et l'univers, qu'on commence à vivre naïvement, sans songer à la littérature ! La *Morale de Nietzsche* et *Les Idées de Nietzsche sur la musique*, livres qui révèlent la culture philosophique et musicale de Pierre Lasserre ! Mais c'est la célèbre thèse de 1907 : *Le Romantisme français* qui lui donne d'un coup la grande réputation. On se rappelle le scandale que fit cette thèse

en Sorbonne. Un polémiste qui maniait la dialectique avec force et allégresse se révélait. Derrière le polémiste s'affirmait un psychologue expert à l'analyse des sentiments et capable de les incarner en des portraits saisissants de vie. Se souvient-on que cette thèse qui soulevait tant de colères put aborder le grand public grâce aux éditions du *Mercure de France*? Aux vrais indépendants, le *Mercure* a toujours été et continue d'être la maison hospitalière.

Le Romantisme français fut bientôt complété par la *Doctrine officielle de l'Université*, attaque fort vive contre les programmes de 1902. Je n'insiste pas sur ce livre. J'attache peu d'importance aux méthodes d'éducation, je pense que les esprits originaux savent fort bien trouver d'eux-mêmes les maîtres qui ont écrit pour eux et je suis persuadé par surcroît que les esprits qui comptent se forment en s'opposant à l'enseignement qui leur est donné.

Un polémiste comme Pierre Lasserre devait tout naturellement entrer dans les luttes de partis. Il prit part aux combats politiques, ce qui lui permit de comparer le penseur loyal et informé s'aventurant dans ce domaine à un savant professeur d'hippologie « qui se laisse enrosser sur les champs de foire par les maquignons ». Pierre Lasserre avait parfois des formules heureusement marquées d'humour. Sa collaboration à l'*Action française* fut brillante. Jusqu'en 1914, il y fut critique littéraire.

La guerre achevée, se succèdent ouvrages sur ouvrages qui révèlent une riche variété de tendances et touchent magistralement aux plus hautes et aux plus brûlantes questions. Mentionnons en particulier un grand ouvrage sur *Frédéric Mistral* où la critique s'élève parfois jusqu'à la méditation lyrique, et *Les Chapelles Littéraires* où Pierre Lasserre s'attaque crânement aux coteries littéraires d'aujourd'hui. *Portraits et discussions, Mes routes, Cinquante ans de pensée française, Des Romantiques à nous, Faust en France et autres études, Georges Sorel* témoignent de l'immense culture d'un esprit passionnément ouvert à tous les problèmes de son époque. La ferveur pour la musique fait naître *Philosophie du goût musical et l'Esprit de la Musique française*.

A côté de cela, des romans fort vivants, tout imprégnés de directes impressions de la vie et à vrai dire un peu éclipsés par les ouvrages philosophiques et critiques : *Henri de Sauvelade, le Crime de Biodos, la Promenade insolite*, des nouvelles, enfin : *Le Secret d'Abélard et la Nuit Tarbaise*. Le grand ouvrage sur *Renan* en quatre volumes dont deux ont paru allait être le magnifique couronnement d'une vie si bien remplie. En 1922, Pierre Lasserre avait reçu le Grand Prix de Littérature de l'Académie française. Candidat en 1929, il avait eu cinq voix.

On a remarqué que beaucoup de penseurs, après des circuits plus ou moins amples, ferment la boucle en revenant à leurs attitudes de jeunesse. Séduit d'abord par le libéralisme, Pierre Lasserre avait ensuite durement bataillé pour des idées intransigeantes. Il avait ensuite repris goût au plus large libéralisme, disant avec esprit que seul Dieu avait le droit de ne pas être libéral. Un tel libéralisme traduisait sans doute une foi mitigée en ce que nous nommons des vérités. Faute d'une bonne et indubitable vérité, Pierre Lasserre pensait qu'il faut en laisser vivre plusieurs dont aucune n'est bien sûre d'elle-même. Une telle attitude aurait de grandes chances de serrer le vrai d'assez près, à condition de la tonifier par une touche de cruauté, c'est-à-dire d'humanité. Liberté d'épanouissement des idées diverses et contraires! Oui. Compter sur leur pacifique harmonie? Chimère. Un recul de plusieurs années ne peut que grandir l'œuvre et le nom de Pierre Lasserre. —

G. B.

§

La tombe de Benjamin Constant. Une inscription pour deux morts. — Trois des représentants du libéralisme sous la Restauration, trois orateurs de la « gauche constitutionnelle », le général Foy, Manuel et Benjamin Constant, sont réunis à peu de distance l'un de l'autre dans la partie du Père-Lachaise que nous visitions dernièrement à l'occasion du centenaire de la mort de l'auteur d'*Adolphe*. Et les funérailles de Benjamin Constant ne furent pas moins grandioses, on le sait, que celles des deux amis qui l'avaient précédé en cet endroit.

Tout Paris était dans les rues, raconte Louis de Loménie dans sa *Galerie des Contemporains illustres, par un homme de rien...* Beaucoup de maisons étaient tendues de noir... Les étudiants voulaient d'abord porter le corps sur leurs épaules (comme pour Foy et pour Manuel); une des poignées du brancard s'étant cassée, on le replaça sur le corbillard; mais le corbillard se trouva trop petit pour le cercueil et il fallut que le grand et glorieux cadavre attendît, au milieu de la rue Saint-Honoré, qu'avec la scie et le rabot on eût agrandi le char qui devait le conduire à son dernier séjour. Le cercueil une fois placé, les étudiants s'attelèrent au char. Au sortir du temple protestant de la rue Saint-Antoine, quelques voix crièrent : Au Panthéon! On n'arriva au Père-Lachaise qu'à la nuit, par une pluie froide et fine. Benjamin Constant fit son entrée dans le champ du repos, entouré de cavaliers portant des torches, au son d'une musique lugubre et suivi d'une immense multitude; il s'achemina vers la fosse où nous descendons tous et, là, après avoir reçu les adieux touchants de son vieil ami Lafayette, l'auteur d'*Adolphe* put enfin jouir dans la mort de cette paix constamment refusée à sa vie.